

LA RÉCEPTION DE CAMUS EN ALGÉRIE: MAÏSSA BEY, LECTRICE D'ALBERT CAMUS

Jean-Pierre Castellani

Université François-Rabelais, Tours (France)

Maïssa Bey est née en Algérie en 1950, quelques années avant la disparition tragique d'Albert Camus en janvier 1960. Elle a donc seulement dix ans quand Camus meurt mais elle en a quarante quatre quand paraît, en 1994, *Le premier homme*, étrange autobiographie par procuration de Camus à travers l'histoire de ce Jacques Cormery qui lui ressemble comme un frère, et qui marque le retour et une sorte d'adieu posthume de Camus à l'Algérie, après un long silence. Livre qui eut un grand écho sur la génération d'écrivains algériens comme Maïssa Bey qui avait commencé, de son côté, à publier ses propres textes à partir de 1996, dont le premier ? au titre si camusien : *Au commencement était la mer*.

Entre sa naissance et ses premiers textes, l'Algérie a connu une longue et douloureuse guerre d'indépendance qui voit la mort de son père dans ce combat de libération, puis une guerre civile d'une grande violence dans les années 90. Camus, lui, a traversé une partie de la guerre d'Algérie adulte et écrivain-témoin de son temps, mais sa mort prématurée ne lui a pas permis de connaître la fin de cette guerre ni l'indépendance de l'Algérie, alors que Maïssa Bey, enfant pendant cette guerre, a vécu en adulte et témoin la révolte sanglante des islamistes entre 1990 et 2000, à partir de laquelle elle a pris la parole en tant qu'écrivaine, dans des textes considérés comme courageux, hétérodoxes et originaux.

D'une Algérie coloniale à une Algérie décolonisée, d'une guerre d'indépendance à une guerre civile, affrontements dans les deux cas, violents, douloureux, traumatisants, on peut dire que les destins de Camus et de Maïssa Bey se sont croisés sans jamais se rencontrer autrement que par la conscience algérienne du premier, centrale dans son œuvre et par la présence passionnée, massive, obsessionnelle de cette même Algérie dans toute la production fictive, autobiographique ou autofictive et citoyenne de la deuxième.

Et pourtant, depuis son premier roman *Au commencement était la mer* (1996) jusqu'à son récent essai *L'ombre d'un homme qui marchait au*

soleil (2004) en passant *Surtout ne te retourne pas* (2005) et son dernier roman *Bleu, blanc, vert* (2006) on peut dire que tous les textes de Maïssa Bey sont traversés du même amour et de la même passion de l'Algérie que ceux de Camus, cinquante ans avant elle.

Il s'agira, pour nous, de retrouver certains fils secrets qui unissent cette écrivaine qui commence à publier dans l'Algérie tourmentée des années 90 et l'enfant de Belcourt qui fut, lui aussi, frappé par une guerre terrible et l'a ressentie comme une épreuve, un véritable chemin de croix. C'est, en définitive, leur identité méditerranéenne et leur goût viscéral de la liberté qui nous permet de comprendre cette rencontre miraculeuse et salvatrice entre l'européen humaniste et l'algérienne engagée en littérature et dans la vie. Lire Maïssa Bey provoque et impose, de ce fait, une relecture de Camus et une meilleure compréhension de son oeuvre et de son influence et, par ailleurs, on comprend mieux Maïssa Bey quand on perçoit et décrypte cette inspiration camusienne chez elle, dans son aspect avant tout algérien et pas seulement universel.

Maïssa Bey nous propose, avec *L'ombre d'un homme qui marche au soleil* (2004) non pas un portrait précis ou une biographie érudite de Camus mais des "Réflexions sur Albert Camus" comme l'indique le sous-titre. Ce texte est, d'abord, un texte de commande, pour la première partie du moins, dans le cadre d'un Colloque circonstanciel, intitulé *Albert Camus et le mensonge* organisé au Centre Pompidou à Paris, les 29 et 30 novembre 2002, mais, en devenant livre, il s'inscrit dans un groupe que l'on pourrait appeler "Lecture critique d'autres écrivains par des écrivains." Certes, ces textes ont des statuts d'écriture et de publication différents, mais on peut considérer qu'ils se situent dans une sorte de courant commun. Dans l'interrogation sur l'autre apparaît une réflexion sur sa propre vie ou sa conception de la littérature. Dévoiler l'autre à un public est une façon, alors, de se démasquer soi-même.

Le choix de Camus n'est sûrement pas fortuit et à travers lui, et ce qu'elle dit de lui, on y trouve, en réalité, un message sur Maïssa Bey elle-même. Et pour nous lecteurs, c'est moins la connaissance de Camus que nous recherchons qu'une meilleure approche de Maïssa Bey. Grâce à ce genre d'exercice, nous pénétrons nous-mêmes dans un cercle d'amitié, de complicité, d'identification dont nous étions exclus jusqu'au moment de son aveu public.

Camus s'impose donc à Maïssa Bey : c'est pourquoi elle lui consacre un essai qui n'est pas à classer dans les causeries universitaires : il s'agit d'un discours qui peut être intégré dans le groupe de ces textes circulaires où l'hommage et l'analyse servent justement autant la connaissance de celui qui en bénéficie que de celui qui les profère.

La préface signée par Catherine, la fille de Camus, place bien ce livre dans le registre du domaine de l'affectif et de la fraternité : " En écoutant Maïssa je retrouvais mon père. Pas un écrivain célèbre, non, mon père, un être humain avec sa solitude, son courage et ses déchirements. Et c'était une femme, algérienne, qui dans sa solitude et ses déchirements avait eu le courage d'une si lumineuse intelligence. " (BEY, 2004 : 8)

Impression que vient renforcer encore l'Avant-Propos qui proclame avec émotion que Maïssa Bey a partagé avec Camus la même rue, dans ce quartier populaire de Belcourt à Alger et va jusqu'à parler de *connivence*. Elle évoque ainsi : *une adhésion immédiate, et ce, dès mes premières lectures. Je veux parler des textes romanesques que j'ai lus avec le sentiment étrange qu'il s'adressait à une part secrète de mon être que je croyais être la seule à connaître...Il savait trouver les mots pour dire ce que je ressentais.* (BEY, 2004 : 12)

Adhésion humaine, filiale presque, au de-là du culte officiel ou de la passion politique qui sont les deux tentations qui peuvent perturber, voire fausser les rapports. Relation charnelle, sensuelle qui conduit jusqu'à l'identification physique : *C'est avec les yeux de Camus que je revois Tipasa* (BEY, 2004 : 13). Tous, nous revoyons Tipasa avec les yeux de Camus, nous ne pouvons revoir Tipasa qu'avec les yeux de Camus.

Ce texte, rédigé alors que Maïssa Bey est en pleine élaboration et création de sa propre oeuvre, correspond donc à une admiration plutôt proche de celle d'un jeune écrivain devant un Maître, un Modèle, un Père.

Le titre *L'ombre d'un homme qui marche au soleil*, assez énigmatique au premier abord, s'éclaire par une note qui, dès la première page, donne la source exacte de cette phrase : il s'agit d'une expression empruntée à Giorgio di Chirico dont l'énoncé complet est : *Il y a bien plus d'énigmes dans l'ombre d'un homme qui marche au soleil que dans toutes les religions passées, présentes et futures.* (BEY, 2004 : 17) Ainsi Camus est aussitôt pris dans une relation problématique certes mais porteuse de leçons, comme c'est le cas face à une énigme dont on cherche à percer le mystère. La très belle maquette de Nadir Tarzalt présentée en page de garde l'illustre parfaitement.

Le texte, qui comporte 38 pages dont 18 consacrées à l'étude *Albert Camus : l'ombre d'un homme qui marche au soleil* et 16 à une deuxième partie intitulée *Femmes au bord de la vie* plus centrée sur la figure de la mère et de l'épouse dans son oeuvre ne se présente pas sous la forme convenue de ce genre de communication dans un Colloque mais prend plutôt la forme personnelle d'un authentique texte littéraire à mettre sur le même plan que les oeuvres de fiction de Maïssa Bey avec cette écriture lyrique, nerveuse, incantatoire, plus proche de la poésie que de la prose.

Les deux textes, aux titres curieusement cinématographiques, sont précédés, en exergue, de citations de phrases tirées d'oeuvres de Camus : l'une, pour le premier, vient de *Noces*, qui est donnée sous une photographie de la stèle érigée à Tipasa, dès 1961, en l'honneur de Camus : " Je comprends ici ce qu'on appelle la gloire : le droit d'aimer sans mesure " (BEY, 2004 : 16) ; une autre tirée de *Pour Nemesis* : " Cheval noir, cheval blanc; une seule main d'homme maîtrise les deux fureurs (...) La vérité ment, la franchise dissimule. Cache-toi dans la lumière. Petit bruit d'écume sur la plage du matin; il remplit le monde autant que le fracas de la gloire. Tous deux viennent du silence... " (BEY, 2004 : 19) et enfin, pour le deuxième, cette maxime extraite de *L'envers et l'endroit* : " Sa mère aura toujours ces silences. Lui croîtra en douleur. Être un homme, c'est ce qui compte. " (BEY, 2004 : 41)

Ce livre est donc littéralement encadré par des affirmations programmatoires de Camus, qui en déterminent la lecture. D'ailleurs, dans un premier temps d'écriture, Maïssa Bey cède la parole à Camus, à qui elle prête des pensées en discours direct ou par la biais de citations, mêlant ensuite sa propre voix à celle de son modèle dans un discours à deux voix comme on dit, en musique, d'une interprétation pianistique à quatre mains. Ce mouvement se termine par cette constatation définitive qui les réunit : *Son pays, qui est aussi le mien, l'Algérie.* (BEY, 2004 : 24). Remarquons au passage que deux de ces oeuvres de Camus ont été publiées en 1937 (*L'envers et l'endroit*) et 1939 (*Noces*) à Alger, chez l'éditeur Charlot et constituent, précisément, cet ancrage algérien fondateur si important chez Camus, auquel ne peut qu'être sensible Maïssa Bey.

Certes, ce n'est pas la seule citation de Camus donnée en exergue au début d'un de ses livres par Maïssa Bey : c'est ainsi qu'elle fait précéder son *Journal intime et politique* rédigé d'août à octobre 2002 à la demande des éditions Littera et publié en 2003, de cette phrase tirée de *Noces* : " La première chose est de ne pas désespérer " (BEY, 2003a : 9), affirmation qui renforce ou illustre le titre de ce Journal : *Faut-il aller chercher des rêves ailleurs que dans la nuit?* (BEY, 2003a : 9). Confirmant de la sorte que l'épigraphe sous forme de citation en tête de texte a pour but d'orienter son interprétation et de lui donner un sens.

Dans un texte intégré dans ce volume sous-titré " 40 ans après ", ces deux affirmations de Camus résonnent comme un cri d'espoir au centre d'un désenchantement perceptible tout au long du Journal.

Dans ce même journal, Maïssa Bey se réfère, pour la journée du lundi 5 août, à cette conférence sur Camus :

Je relis ce soir, pour une conférence sur Camus, l'un de ses livres, "Noces. Je me sens baignée de lumière. Plus légère, par osmose, par

contagion. Oui, certains livres sont contagieux ou le deviennent à force d'être fréquentés. Je tombe sur cette phrase : " Nul ne peut dire ce qu'il est " et plus loin : " Aucun homme n'a jamais osé se peindre tel qu'il est ". Parler de soi sans masques est impossible. (BEY, 2003 : 14)

et le mardi 3 septembre elle raconte un retour à Tipasa où l'ombre de Camus plane à nouveau sur elle :

Retour à Tipasa. J'ai passé la journée avec des amis dans la ville de Tipasa où je n'étais pas allée depuis de nombreuses années. Evidemment, ces lieux sont inséparables de la présence et des textes de Camus. Visite des ruines, balade dans la ville romaine qui descend vers la mer. (BEY, 2003 : 29)

Et cette anecdote du groupe de jeunes et de vieux qui leur dit : " Vous cherchez Camus? Il est là-bas " (BEY, 2003 : 29)

● On retrouve ce mélange d'analyse et de confession dans les " Réflexions sur Camus ". C'est ainsi que le texte commence par l'évocation de la photographie de Camus, *désormais figé dans une éternité noire et blanche* (BEY, 2003 : 19), que Maïssa Bey avoue avoir gardé longtemps accrochée aux murs de sa chambre d'étudiante.

Et comment ne pas faire le rapport avec Nadia, personnage de fiction dont la vie, marquée par le malheur que lui infligent la société et l'histoire, est racontée dans *Au commencement était la mer*. Nadia est une fille profondément camusienne dans sa volupté solaire, avant ces drames :

Allongée au soleil, Nadia glisse dans une chaude torpeur. Pas envie de bouger, d'ouvrir les yeux, de se laisser distraire de cet instant. Répît. Sur son corps, sur sa peau, le soleil, brûlure vive, désirée. Loin, le bruit des voix, le clapotis des vagues? Rumeurs profondes, assourdies, comme enfermées dans une conque. (BEY, 1996 : 31).

Face à l'horreur d'un quotidien dramatique, à la fois sur le plan historique avec les violences répétées des massacres et attentats, et sur le plan personnel avec son avortement douloureux, elle trouve refuge dans sa chambre. Camus apparaît comme une source de paix et de sérénité dans ce contexte de mort :

Le ciel est une mer immense où elle veut se noyer pour que disparaisse enfin cette douleur qui déchire ses entrailles. Le fruit

de ses entrailles. Comme un refrain obsédant, ces mots martèlent ce qui lui reste de conscience. Ne plus bouger... Endolorie de peine, de haine et de souffrance. Un besoin presque irrésistible de fermer les yeux, là, de se laisser couler. Autour d'elle, familier, le décor de sa chambre. Sur le mur, au-dessus du bureau, Camus, figé dans une éternité noire et blanche, plisse les yeux dans un sourire qui se veut rassurant. Non! C'est au ciel nu, bleu, immuable, que son regard dérivant veut s'accrocher. Pas le moindre nuage. Une belle journée. (BEY, 1996 : 122).

La narratrice de ce roman emploie, de façon étrangement significative, les mêmes mots que Maïssa Bey dans son Eloge de Camus. Et quand, un peu plus loin dans le récit, les extrémistes saccagent sa chambre avec la complicité de son frère Djamel, ce sont encore ces photos qui vont servir de symbole :

A la porte de sa chambre, Nadia s'arrête, atterrée. Les photos accrochées au-dessus du bureau ont disparu. A leur place des taches plus claires sur les murs nus. (BEY, 1996. 138).

Camus n'est même plus nommé : reste seulement une mère silencieuse et une corrélation significative entre Camus et le père de Nadia :

Dans la salle à manger, en face d'elle lorsqu'elle s'assoit, elle lève les yeux et découvre une tache plus claire à l'endroit où était accrochée la photo de son père. (BEY, 1996 : 139).

On voit bien, à partir de ce rapide examen de cette conférence sur Camus qui est, en fait, un essai sur l'homme et sur une partie de l'oeuvre de Camus, que l'écriture sur autrui devient une écriture de soi chez Maïssa Bey. En définitive, cela nous confirme que toute lecture d'autrui est toujours une certaine recherche de soi, de l'équilibre au milieu de la violence d'un monde absurde. Les deux écrivains font un parcours commun: tout au long d'une vie et d'une oeuvre menées presque parallèlement, dans des circonstances très différentes, mais qui se recourent finalement : guerres, violences, injustices. Alain Bosquet titrait son article en l'honneur de Camus, le jour de sa mort, dans *Combat* : " Une conscience contre le chaos". On pourrait adopter cette formule aussi pour Maïssa Bey qui commence ainsi à la manière de Camus ses *Nouvelles d'Algérie : Nouvelles écrites en ce temps où le souffle de la mort taillade à vif la lumière de chaque matin. Textes écrits dans l'urgence de dire, la nécessité de donner la parole aux mots.* (BEY, 1998 : 11)

Et qui écrit dans *Au commencement était la mer* :

Quelques kilos d'explosifs dans un sac de voyage. Destination : l'horreur. Une déflagration dans un ciel d'été, un jour de lumière et de soleil.

Et les hommes et les femmes dans la ville, hébétés, incrédules, se découvrent acteurs d'une tragédie qu'ils ne peuvent plus ignorer. Fermer les yeux. Se boucher les oreilles. Ne plus voir, ne plus entendre. Refuser de tout son être ce qui fait mourir l'espoir. De toutes ses forces Nadia se raccroche à d'autres images, d'autres instants. Mais les vagues ne viennent plus bercer ses nuits et couvrir de leur doux tumulte la violence et la déraison des hommes. Il lui faut attendre, elle aussi, tenter de défaire l'angoisse dans la monotonie presque rassurante des gestes répétés, derrière l'illusoire protection des murs de sa chambre. Attendre comme une délivrance que vienne enfin le jour où elle pourra vivre ses rêves. (BEY, 1996 : 68)

Et pour finir, permettez-moi de conclure en associant à nos deux écrivains frères en terre algérienne, terre-mère dans les deux cas, deux autres grandes consciences universelles de la liberté et de la lucidité face à la déraison du monde : je citerai Yourcenar qui, dans un portrait de Borges intitulé "Borges ou le voyant", formule ce jugement que pourraient assumer et signer aussi bien Camus que Maïssa Bey :

Tout homme un peu averti des incessants changements et de la complexité presque infinie des choses se sent peu à peu envahi devant l'Histoire par le sentiment de l'horrible et par celui d'absurde. Ni l'un ni l'autre de ces deux sentiments ne s'altèrent, mais bientôt, sans que la première ou la deuxième de ces notions s'affaiblissent, s'ajoute une autre, celle d'une vaste imposture, à laquelle, actifs ou passifs, nous participons tous (YOURCENAR, 1989 : 245).

Bibliographie

BEY, Maïssa

(1996), *Au commencement était la mer*, Marsa (2003): Ed.de l'Aube

BEY, Maïssa

(1998). *Nouvelles d'Algérie*, Paris: Grasset.

BEY, Maïssa

(2001). *Cette fille -là*, Editions de l'Aube, poche.

BEY, Maïssa

(2003a). *Journal intime et politique, Algérie 40 après* : Ed.de l'Aube, Littera

BEY, Maïssa

(2003b). *Entendez-vous dans les montagnes*: Ed.de l'Aube/Editions Barzakh

BEY, Maïssa

(2004). *L'ombre d'un homme qui marche au soleil*: Ed. Chèvre feuille étoilée.

BEY, Maïssa

(2005). *Surtout ne te retourne pas*: Editions de .de l'Aube.

BEY, Maïssa

(2006). *Bleu, blanc vert*, Ed. de l'Aube.

YOURCENAR, Marguerite

(1989), "Borges ou le voyant" dans *En pèlerin et en étranger*, Paris: Gallimard